

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(7 - 16 août\)](#) Item **23. Val-Richer, Dimanche 13 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven**

23. Val-Richer, Dimanche 13 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Absence](#), [Discours autobiographique](#), [Discours du for intérieur](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (7 - 16 août)

Ce document est une réponse à :

[22. Paris, Jeudi 10 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[23. Paris, Samedi 12 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

Collection 1837 (7 - 16 août)

[27. Paris, Mercredi 16 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) *est une réponse à ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-08-13

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit

- C'est vrai

- je crains de vous agiter.J'y pense sans cesse en vous écrivant.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1,
n°50/78-79.

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 97, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/359-364

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°23. Dimanche 13. 2 heures

C'est vrai ; je crains de vous agiter. J'y pense sans cesse en vous écrivant. Je voudrais n'employer avec vous que des paroles, si douces, si douces, de ces paroles qui bercent l'âme et l'apaisent, en lui plaisant sans l'émouvoir. Vous m'avez témoigné, en arrivant à Paris, tant d'effroi à l'idée du trouble qui vous saisisait si j'allais vous voir sur le champ, vous m'avez demandé avec une anxiété si douloureuse, de vous laisser le temps de vous reposer, de vous calmer que je suis moi-même plein de trouble et d'anxiété sur tout ce qui va à vous même de ma part, et constamment préoccupé d'éviter ce qui pourrait vous causer le moindre ébranlement.

Vos lettres d'hier et d'aujourd'hui (N° 22 et 23) me rassurent, un peu. J'en trouve le ton plus tranquille, plus fermé. Cependant j'hésite encore ; je retiens encore mon cœur, ma voix. Je sais tout ce qu'il faut retrancher aux paroles humaines, et combien elles exagèrent en général les faits ou les sentiments qu'elles expriment. Mais avec vous, dearest, je prends tout au pied de la lettre, loin de rien retrancher, j'ajoute. Je crois plus que vous ne me dites. Vous ne savez pas tout ce que je vois dans une phrase de vous. J'y vois non seulement ce qu'il y a mais tout ce qu'il y avait en vous au moment où vous l'avez écrite, si votre main tremblait, si votre cœur battait, si vos regards étaient troublés ou sereins, votre contenance animée ou abattue. Et sans y songer, par instinct, je réponds moins à ce que vous me dites qu'à ce que j'ai vu dans votre écriture, dans vos paroles ; en sorte que je réponds peut-être à une impression, très fugitive à un nuage sur votre front à un frisson dans vos nerfs.

Ah l'absence. l'absence ! Madame, la moins lointaine est toujours l'absence avec tous ses vides, tous ses ennuis ! Je vous aime pourtant infiniment mieux à Paris qu'à Londres, Dussé-je ne pas aller vous y voir. Et j'irai cette semaine ; et vendredi, à une heure, je serai hôtel de la Terrasse dans le cabinet devant la fenêtre duquel je me suis tant promène le vendredi soir 30 Juin ! Que vous avez bien fait de vous y rétablir.

10 heures 1/2 du soir

Je vous ai dit que ceci était mon heure mon heure à moi. Tant que le jour dure, quoi

qu'on fasse, on appartient un peu aux autres. Les autres dorment. Mes fenêtres sont ouvertes. Il n'y a pas plus de mouvement, pas plus de bruit dans la campagne que dans ma maison. Rien ne vit plus excepté la lune qui regarde tout dormir, et moi qui pense à vous. C'est une étrange impression qu'une joie qui commence et ne s'achève pas, un flot de bonheur qui monte dans l'âme et retombe sur elle ne trouvant pas où se répandre. Le ciel est si pur, l'air si doux, la lune si claire, la vallée si tranquille ! Que je jouirais de tout cela, si vous étiez là ! Mais vous n'y êtes pas. Cet autre soir quand nous sommes revenus de Châtenay, j'étais près de vous ; je vous parlais, vous me parliez. Je n'ai pas regardé le ciel, la lune, la vallée. Je ne leur ai pas demandé de compléter ma joie. Elle était complète, immense. Et tout cela, n'y entrait pour rien, et je n'avais besoin de rien, & cette boîte où nous roulions ensemble était pour moi toute la nature. Ne retournerons-nous jamais à Châtenay ?

Lundi 8 heures 1/2

Vous me demandez d'être toujours pour vous ce que j'étais en vous écrivant les N°12 et 13. Dearest, j'ai éprouvé bien rarement en ma vie les sentiments que ces lettres-là vous expriment sans doute, comme toutes les autres ; mais quand ces sentiments sont nés en moi, ils n'ont jamais changé, jamais faiblis. La cause en est si rare, l'effet si puissant et si doux ! Je suis, en fait d'affection et de bonheur mille fois plus difficile que je ne le puis dire. J'y veux, j'y veux instinctivement, absolument des conditions que Dieu ne réunit guère. Et quand il lui a plu, quand il lui plaît de ne traiter avec cette faveur immense, je vivrais mille ans sans épuiser son bienfait. Ceci est la dernière lettre à laquelle vous répondrez. Elle vous arrivera Mercredi, et j'aurai votre réponse. Jeudi à Lisieux où je la prendrai avant de partir pour Paris. Quelle parole ! Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 23. Val-Richer, Dimanche 13 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-08-13

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 22/11/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/916>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur97

Date précise de la lettreDimanche 13 août 1837

Heure2 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification

le 18/01/2024

quand il lui a
vu cette
longue épistole

N° 17

vous répondrez
à propos
des parties
indes.

C'est vrai, je crains de vous agiter.
N'y pense sans cela en vous écrivant. Je voudrais
vous employer avec vous que des paroles de douceur, de douceur,
de la parole qui berce l'âme et l'apaise, en lui
plaisant sans l'ennuyer. Vous m'avez tenu, en
arrivant à Paris, tant d'esprit à l'idée du trouble qui
vous saisissait de j'allais vous voir que le champ, vous
m'avez demandé avec une anxiété de bon bonheur,
de vous laisser le soin de vous reposer, de vous calmer
que je suis moi-même plein de trouble et d'anxiété
sur tout ce qui va à vous, même de ma part, et
constamment préoccupé d'éviter ce qui pourrait vous
causer le moindre embarras. Vos lettres d'hier
et d'aujourd'hui (N° 22 et 23) me rassurent un peu;
j'en trouve le ton plus tranquille, plus ferme. Cependant
j'hésite encore; je retiens encore mon ton, ma voix.
Je sais tout ce qu'il faut retrancher aux paroles
humaines et combien elles exagèrent en général les
faits ou les sentiments qu'elles expriment. Mais avec
vous, dearest, je prends tout au pied de la lettre;
sans le sursaut retrancher, j'ajoute. Je crains plus que
vous ne me dites. Vous ne savez pas tout ce que
je vois dans ces phrases de vous. N'y voir, non

Entendrez ce qu'il y a, mais tout ce qu'il y avait en
vous au moment où vous l'avez écrite, si votre main
tremblait, si votre cœur battait, si vos regards étaient
troublés, ou si ce n'est votre contenance altérée ou
abattue. Et dans y songer, par instinct, je réponds
même à ce que vous me dites qu'à ce que j'ai vu
dans votre écriture, dans vos paroles, dans ce que
je réponds peut-être à une impression bien fugitive,
à un image sur votre front, à un frisson dans vos
mains. Ah, l'absence, l'absence ! Madame, la maison
lointaine est toujours l'absence, avec tous ses vides,
tous ses vœux ! Et vous aime pourtant infiniment
moins à Paris qu'à Londres, n'est-ce pas ? Je ne puis aller
vous y voir. Et j'étais cette semaine, je Vendredi,
à une heure, je serai hôtel de la Tortasse, dans
le cabinet devant la fenêtre duquel je me suis tant
promené le Vendredi soir, 30 Juin ! Que vous
avez bien fait de vous y rétablir !

Le h. 1/2 du soir

Je vous ai dit que ceci était mon heure, mon
heure à moi. Sans que le jour dure, quasi qu'on
s'en, on appartient un peu aux autres. Les
autres, dormant. Mes fenêtres sont ouvertes. Il n'y
a pas plus de mouvement, pas plus de bruit dans
la campagne que dans ma maison. Rien ne vit
plus, excepté la lune qui regarde tout dormis, et

moi qui pense à
joie qui commence
qui monte dans
par où se repa
la lune se claire
je vivrai de tout
Et pas cet air
de Châtenay, j'ai
me partier. Le
vallon. Je ne
mon joie. Elle est
s'y entrerait pour
cette boîte où non
toute la nature
Châtenay ?

Pour me demander
que j'étais en vain
j'ai éprouvé bien
que ces lettres, la
toute les autres
m'en en moi, etc.
La cause en est
doux ! Je suis,
mille fois plus
vieux, j'y veux

1
Mais qui pense à vous l'est une étrange impression qu'une
joie qui commence et ne s'achève pas, un flot de bonheur
qui monte dans l'âme et s'écoule sur elle, ne trouvant
pas où se répandre. Le ciel est si pur, l'air si doux,
la lune si claire, la vallée si tranquille ! Que je
jouirais de tout cela si vous étiez là ! Mais vous n'y
êtes pas. C'est autre soir, quand nous étions, revenus
de Châtenay, j'étais près de vous : je vous parlais, vous
me parliez. Je n'ai pas regardé le ciel, la lune, la
vallée. Je ne lui ai pas demandé de compléter
ma joie. Elle était complète, immense. Et tout cela
m'a servi pour rien, et je n'avais besoin de rien, de
cette boîte où nous voulions ensemble être pour moi
toute la nature. Ne retournerons-nous jamais à
Châtenay ?

Lundi 8 h. 1/2

Venez me demander d'être toujours pour vous, ce
que j'étais en vous écrivant le 12 et 13. D'abord,
j'ai éprouvé bien rarement en ma vie les sentiments
que ce lettre-là vous exprimait sans doute, comme
toutes les autres ; mais quand ces sentiments sont
nés en moi, ils n'ont jamais changé, jamais faibli.
La cause en est si rare, l'effort si puissant et si
doux ! De lui, on fait d'affection et de bonheur,
mille fois plus difficile que je ne le puis dire. J'y
veux, j'y veux instinctivement, absolument, des

p. 17

condition que Dieu ne révoit qu'un. Et quand il lui a plu, quand il lui plaît de me traiter avec cette faveur immense, je vivrai mille ans dans l'espérance de son bienfait.

Voilà ma dernière lettre à laquelle vous répondrez. Elle vous arrivera mercredi, et j'aurai votre réponse jeudi, à Lézignan où je la prendrai avant de partir pour Paris. Adieu par là ! Adieu - Adieu. E.

J'y pense sans cesse. Je n'emploie avec de ces paroles qui plaisent à tout le monde. Je n'arrive à Paris que vous laissez à moi. Je demande de vous laisser que je suis moi. Je suis tout ce que constamment je cause le même. Je s'ajoute à moi. Je trouve le bon. J'hésite encore. Je suis tout le humain et c'est fait en les. Je suis, de vous, de vous ne me dit. Je vous dans ce.